Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
1er REGIMENT D'ARTILLERIE **HISTORIQUE** **1761-1813**	**Artillerie** **1789-1815**
Auteur :	Origine : **SHD** **PN**
Référence : **4M169** **MANUSCRIT** **1890**	Transcripteur : **FIDELLE** Date : **2011**

Ancestramil

1er REGIMENT D'ARTILLERIE
A PIED
HISTORIQUE
1761-1815

BRIGADE SAINT-AUBAN

En 1761, la brigade devenue Saint-Auban fut attachée au corps d'avant-garde commandé par le **prince de CONDE** et se distingua à l'affaire d'Unna, contre les troupes de **Ferdinand de BRUNSWICK** et au siège de Meppen (3 oct. 1791).
Le chef de brigade **SAINT-AUBAN** et le capitaine **La ROCHE Valentin** furent nommés le premier maréchal de camp et le second lieutenant-colonel en raison de leur brillante conduite.
Au mois de décembre la brigade fut augmentée de 2 compagnies de canonniers et de 1 compagnie de mineurs. Il y eut donc alors 11 compagnies dont 7 de canonniers. Après les préliminaires qui amenèrent le traité de Paris, la brigade rentra en France ; elle fut envoyée à Grenoble sous la conduite du colonel **Marc Antoine de PLUVIERS, baron de SAINT-MICHEL.**
Elle reste peu de temps à Grenoble et en mars 1763, elle revint à la Fère.

REGIMENT DE LA FERE

L'ordonnance royale du 13 août 1765, constitua l'artillerie sur le pied de 7 régiments et de 7 compagnies d'ouvriers. L'ensemble de ces unités s'appelait toujours *Régiment Royal de l'Artillerie*, qui marchait dans l'infanterie à son rang d'ancienneté de création. En 1671, il portait le n° 46 et depuis 1720 il marchait entre le régiment d'Unhalt allemand et celui de Royal italien.
Les brigades devenues régiments prirent le nom des écoles des villes où elles étaient en garnison et durent suivre l'ancienne de leurs colonels.
C'est ainsi que **M. de SAINT-AUBAN,** était le plus ancien des chefs de corps, assura au régiment de la Fère le premier rang. Pour la même raison c'est à ce corps que furent confiés les drapeaux d'ordonnance de Royal artillerie.

Le régiment fut formé d'un état-major et de 20 compagnies.
L'état-major comprenait : 1 colonel, 1 lieutenant-colonel, 1 major, 5 chefs de brigade, major, (majors, 1 aide-major, 2 sous-aides majors, 1 quartier-maitre, 1 trésorier, 1 chirurgien-major, 1 aumônier, 1 tambour major.
La compagnie était commandée par 1 capitaine, 2 lieutenants en 1er, 1 lieutenant en 2e, et 1 garçon-major.
Ce dernier remplirait les fonctions des adjudants de nos jours. Les hommes avaient l'habit bleu avec le collet rabattu, les parements, la veste, la culotte et la doublure rouges. Cette tenue était complétée par de très petites épaulettes jaunes.
Les compagnies étaient partagées en 14 de canonniers, 4 de bombardiers, et 2 de sapeurs.
Suivant les circonstances, elles étaient groupées de manière à former 2 bataillons de 10 compagnies, ou 5 brigades de 4 compagnies.
Le colonel, **marquis de THIBOUTOT**, prit le commandement du régiment au mois d'octobre 1765, ayant pour lieutenant-colonel **M. BOUCHARD**, pour major **M. DORVAL**, et pour chefs de brigade **MM. de MESTRE, de PRESLE, de BEAURIN,** le **chevalier de LANCE, du PUJET.**
La compagnie d'ouvriers, commandée par **M. GUILLE de LOCH**, marchait à la suite du régiment sans compter dans les bataillons ou brigades.

Ancestramil

A la suite de la décision du 19 avril 1766 qui instituait une musique dans chaque corps d'infanterie, le régiment eut la sienne ; elle devait durer cent ans.
Le régiment se rendit à Douai en octobre 1768, puis à Besançon en septembre 1769 et revint à Douai en février 1771.
En 1772, les chefs de brigade, les garçons majors et un lieutenant en 1er par compagnie furent supprimés, mais ces mesures furent rapportées en 1774 et Royal Artillerie fut remis sur le pied de paix en 1765. ?
La même année, la culotte et la veste rouges, les petites épaulettes en laine jaune, furent remplacées par les épaulettes, la veste et la culottes bleues.

En 1775, le régiment quitta Douai pour aller à Metz, où il arriva au mois de septembre. Il changea de rang à la même époque et eut le n° 53 qu'il ne conserva qu'un an.

Le 3 novembre 1776, le corps fut réorganisé. Il prit le n° 64 et resta à 20 compagnies dont l'effectif sur le pied de paix fut fixé à 71 hommes, sous les ordres d'un capitaine, d'un lieutenant en 1er, d'un lieutenant en 2e et d'un lieutenant en 3e.
Au début de la guerre d'Amérique, en avril 1778, le régiment détacha son premier bataillon à Dunkerque ; le 2e bataillon quitta Metz en 1779 pour se rendre à la Fère, tandis que le premier continuait à faire partie du corps **de CHABOT**, chargé de garder les côtes septentrionales de la France.

En 1781, le 1er bataillon fut envoyé à Metz et le 2e bataillon à Strasbourg. Ce dernier se rendit à la Rochelle à la fin de 1782, et c'est de cette ville que 4 de ses compagnies partirent pour les Etats-Unis, sous les ordres du chef de brigade **DURAND,** pour prendre part à la guerre de l'indépendance.
Elles rentrèrent en France en 1783.

Au 1er janvier 1784, le corps était à Valence et deux de ses compagnies furent envoyées en Corse, île devenue française depuis 1768.
A la fin de cette année, le régiment fournit un certain nombre d'officiers et d'hommes pour la création du Corps Royal de l'Artillerie des colonies.
Le 1er septembre 1785, le *régiment de La Fère* reçut dans ses rangs, un jeune homme de 16 à 17 ans qui fut classé comme lieutenant en 2e dans la compagnie de bombardiers du capitaine **d'AUTUME,** et qui portait le nom de **NAPOLEONE BUONAPARTE.**

Voici la lettre du ministre de la guerre au colonel du régiment pour le prévenir de l'arrivée de celui qui vingt ans plus tard s'appela l'empereur **NAPOLEON 1er.**

A **Monsieur le chevalier de LANCE,** brigadier d'infanterie, colonel du *régiment de La Fère du* nom Corps Royal de l'artillerie et en son absence à celui qui commande la compagnie de bombardiers **d'AUTUME.**

Monsieur le chevalier de LANCE,
Ayant donné à NAPOLEONE de BUONAPARTE la charge de lieutenant en 2e de la compagnie de bombardiers du régiment de La Fère de nom Corps Royal de l'artillerie.
Je vous écris cette lettre pour vous dire que vous ayez à le recevoir et faire reconnaître dans la dite charge de tous ceux et ainsi qu'il appartiendra ; et la présente, n'étant pour autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, monsieur le chevalier de LANCE en sa sainte garde. »
Signé
LOUIS
Contre-signé : maréchal **de SEGUR**

Le lieutenant **BONAPARTE** occupant à la fin de 1789, le même emploi dans la même compagnie devenue successivement **de La GROCHIERE** et de **COQUEBERT.**
Le régiment quitta Valence et se rendit à Douai en octobre 1786.

Enn 1787, le maréchal **de SEGUR**, alors ministre de la guerre, donna l'ordre au régiment d'envoyer 300 hommes, sans armes et sans uniforme, par petits détachements en Hollande pour se mettre au service des Etats Généraux. La république des provinces unies venait d'être envahie par une armée prussienne.
Pendant cette expédition, le reste du régiment se rendit à Auxonne où il fut rejoint par les compagnies détachées en Corse depuis 3 ans.
En 1789, le lieutenant **BONAPARTE** eut pour la première fois l'occasion de commander en chef une troupe.

Le 1er avril, en l'absence de son capitaine **de COQUEBERT** et du lieutenant en 1er **HENNEL de JIGNENT**, il reçut l'ordre de conduire sa compagnie dans la Franche Comté à Seurre et d'y attendre les évènements.
Rappelé le 1er mai d'Auxonne, il en partit avec tout le régiment mandé aux environs de Paris, pendant les mouvements populaires du mois de juillet. Après quelques jours passés au camp de Saint-Denis, le régiment retourna au mois d'août dans sa garnison et le lieutenant **BONAPARTE** prit un congé de semestre.
Il ne devait plus reparaître car peu de temps après il passait capitaine au régiment de Grenoble (12e actuel).
Le *régiment d'infanterie le Roi*, ayant été licencié à la suite des troubles de Nancy, le *régiment de La Fère* monta alors au 65e rang en 1790.

Le décret de l'assemblée nationale du 2 décembre 1790 fixe la composition du régiment à 2 bataillons de 10 compagnies qui se subdivisaient en 2 divisions de 5 compagnies.
Chaque compagnie comptait sur le pied de paix 55 canonniers (les dénominations de bombardiers et de sapeurs disparaissaient) commandé par un capitaine commandant, un second capitane, un 1er et un 2e lieutenants.
L'effectif de guerre était de 100 hommes.
L'état-major du régiment se composait de : 1 colonel, 4 lieutenants-colonels, 1 quartier-maitre trésorier, 2 adjudants-majors, 1 aumônier, 1 chirurgien-major, 1 caporal-tambour, 8 musiciens et 3 maîtres ouvriers (tailleur, armurier, cordonnier).
Chaque bataillon avait son drapeau porté par un sergent-major au choix du colonel.

Le 1er janvier 1791, les régiments d'artillerie cessèrent de porter les noms des écoles et de rouler entre eux suivant l'ancienneté de leurs colonels.
Ils furent désignés par des numéros qui rappelaient leur ancienneté dans l'organisation de 1720.
Le *régiment de La Fère prit* donc le n° 1 et fut désormais appelé :

1er REGIMENT D'ARTILLERIE.

Les compagnies cessèrent également de porter le nom de leur capitaine et furent numérotés de 1 à 20. Le n° du régiment était porté sur les boutons de l'uniforme.

La guerre ayant été déclarée à la coalition plusieurs armées furent formées et réparties sur les diverses frontières. Il est impossible de préciser quelles sont en ce moment les compagnies du régiment employées à ces armées. Les situations officielles sont loin d'être complètes, elles manquent même pour quelques années. En outre ces situations portent simplement à chaque division l'effectif de l'artillerie sans indiquer le plus souvent le n° de la compagnie ni celui du régiment.

Toutefois on peut conclure d'après l'examen d'un certain nombre de situations que le régiment fournissait des détachements aux armées suivantes :

ARMEE DU NORD[1]

Général en chef – maréchal **de ROCHAMBEAU** puis maréchal **LUCKNER**, général **de LAFAYETTE** et enfin général **DUMOURIEZ** général commandant l'artillerie.

Général **d'ABOVILLE**

Maubeuge	250 hommes
Parc ?	300 hommes
Sedan	5 escouades
Bouillon	1 escouade
Mézières	1 compagnie
Philippeville	1 compagnie

ARMEE DU CENTRE[2]

Général en chef - général **de LAFAYETTE,** maréchal **de LUCKNER** et enfin général **KELLERMANN**

1 200 hommes – à Metz où se trouve le dépôt du régiment – divers détachements.

ARMEE DES PYRENNEES[3]

3 compagnies dont 1 à Toulouse et 2 à Bayonne.

VALMY
20 septembre 1792

L'armée coalisée avait envahi la France par le Nord-est. **DUMOURIEZ** par une retraite hardie exécutée pendant la nuit, força à une action l'ennemi qui ne pouvait laisser sur ses derrières une armée de 6 000 hommes, car le général français avait envoyé aux généraux **BEURNONVILLE** et **KELLERMANN** l'ordre de venir le rejoindre sous les murs de Sainte-Menehould.
Le général **KELLERMANN** était arrivé à 5 heures du matin sur les hauteurs de Valmy, y avait mis ses troupes en bataille face à l'Aisne.
Le général **d'ABOVILLE** fait établir une première batterie de 18 pièces près du moulin de Valmy, vers le centre de la ligne. Quelques autres batteries furent réparties sur le front de l'armée. Le reste de l'artillerie resta en réserve.
Les Prussiens se déployaient sur les hauteurs de la Lune qui sont à portée de canon du mamelon de Valmy, qu'elles dominent en partie et autour duquel elles décrivent un demi-cercle. Ils portent sur leur front 58 bouches à feu partagées en 4 batteries, dont une d'obusiers qui permait d'écha.. les batteries françaises. Un brouillard épais qui dura jusqu'à 7 h du matin s'étant dissipé, l'artillerie commença à tirer de part et d'autre. Le feu se soutint avec vivacité sans être fort meurtrier pour aucun parti jusque vers 10 heures. A ce moment des obus prussiens firent sauter deux caissons

[1] Situations diverses ; notamment des mois de juin et de juillet.
[2] Situations diverses, notamment des mois de juin et de juillet.
[3] Situation du 15 décembre 1792, la seule qui existe pour l'armée des Pyrénées.

d'artillerie. Le désordre se met dans les rangs français, l'infanterie rétrograde, les conducteurs de chariots s'enfuient avec leurs voitures ce qui ralentit bientôt le feu faute de munitions.
Le **duc de BRUNSWICK** forme alors trois colonnes d'attaque. Heureusement **KELLERMANN** réussit à ramener l'infanterie, pendant que le général **d'ABOVILLE** rétablit l'ordre parmi les caissons et arrière les compagnies à cheval forment la réserve de l'artillerie près du moulin (ces compagnies faisaient alors partie du 1er régiment).
L'artillerie française ne répond plus au tir des pièces prussiennes, elle concentre tout son feu sur les colonnes qui continuent malgré tout à avancer.

KELLERMANN forme lui-même son infanterie en colonnes d'attaque, au cri de : Vive la Nation.
Ces cris enthousiasment l'armée. Interdites par cette attitude, ébranlées par les boulets et la mitraille, les colonnes ennemies commencent à flotter et se retirent précipitamment.
La canonnade continue jusqu'à 4 heures du soir. Les Prussiens tentèrent alors une nouvelle attaque. Accueillis par un feu très vif, exécuté par 24 pièces de position, placées près du moulin de Valmy, ils se replièrent avec plus de précipitation que le matin. Le feu cessa vers sept heures du soir et les coalisés rentrèrent dans leur 1re position[1].
Ce ne fut pas à vrai dire une bataille puisqu'il n'y eut pas d'engagement ; les pertes furent peu considérables. Ce ne fut qu'un combat d'artillerie. On tira plus de vingt mille coups de canon. C'est donc à l'artillerie que revint tout l'honneur de la journée, aux habiles dispositions prises par les généraux **d'ABOVILLE** et **SENARMONT** qui le commandaient, au courage avec lequel elle sut supporter lors de la marche des colonnes d'attaque le feu des pièces ennemies, sans y répondre pour concentrer le sien sur l'infanterie qui s'avançait. Les Prussiens se mirent en retraite. La reddition successive de Verdun et de Longwy acheva l'évacuation du territoire français.

JEMMAPES
6 novembre 1792

DUMOURIEZ n'ayant laissé que peu de troupes à **KELLERMANN** emmena le reste vers la Belgique. Il attaqua les Autrichiens dans une position formidable aux environs de Jemmapes. La droite de l'armée ennemie appuyée au village de Jemmapes formait une équerre avec leur front et leur gauche qui était appuyée à la chaussée de Valenciennes.
Toute la ligne était placée sur une montagne boisée où s'étendaient en amphithéâtres trois étages de redoutes garnies de 20 pièces de gros calibre, d'autant d'obusiers et de 3 pièces de canons de campagne par bataillon, ce qui présentait une artillerie de plus de 100 bouches à feu ; nous en avions autant mais l'élévation des batteries adverses leur donnait un grand avantage si on persévérait à vouloir terminer l'affaire à coups de canons.
La canonnade la plus vive de part et d'autre sonne à 7 heures du matin ; elle dure jusqu'à 10 heures sans succès décisif.
Les batteries françaises se rapprochent à la droite et à la gauche et recommencent un feu très vif dans ces nouvelles positions. A midi, l'infanterie se porte avec rapidité sur les retranchements ennemis, le premier étage des redoutes est enlevé. Mais bientôt les obstacles se multiplient, quelque désordre se met dans les rangs.
Le général **EGALITE** (**duc de CHARTRES** depuis **Louis Philippe 1er**) rallie les colonnes et les mène au second étage qui est enlevé. Un nouveau combat est livré sur la hauteur, mais il fut moins vif et moins long. A deux heures du soir, l'ennemi faisait sa retraite après avoir perdu 8 canons.
Dans cette bataille, au succès de laquelle elle contribua puissamment, l'artillerie servit avec son courage et son habileté ordinaires, si redoutés de nos ennemis[2].

[1] GRIMOARD.
[2] Rapport de DUMOURIEZ au ministre de la guerre.

La conquête de la Belgique fut la conséquence de cette victoire. L'armée du Nord se partage alors en 2 corps. Le premier commandé par **DUMOURIEZ** se lance à la poursuite de l'ennemi par Bruxelles et Liège, le second conduit par **La BOURDONNAGE,** marchant vers la gauche, se porte sur la ville d'Anvers qui ouvre ses portes. Les Autrichiens au pouvoir desquels était cette ville, s'étaient renfermés dans la citadelle.
La tranchée est ouverte dans la nuit du 25 au 26 novembre, les batteries sont élevées et prêtes à tirer le 28, malgré le feu continuel des assiégés. Le feu des batteries françaises est ouvert aussitôt et son effet est tel qu'au bout de quelques heures le gouverneur demande à capituler. En récompense de ses services, l'artillerie marche à la tête des troupes françaises, au moment de leur entrée dans la citadelle.

NEERWINDEN
18 mars 1793

DUMOURIEZ arriva avec son armée sur la rivière la petite Geëte. Les Autrichiens étaient établis dans une forte position sur les hauteurs qui sont au-delà du cours d'eau. Résolu à attaquer il fait traverser la rivière sur huit colonnes. Le passage s'effectue sous un feu meurtrier. Les villages de Neerwinden et Oberwinden sont pris et repris ; on y amène une quantité considérable d'artillerie et on en garnit les haies de Neerwinden et une grange, dont on perce les murs pour y engager la bouche des pièces.
L'effet de cette artillerie fut des plus grands ; plusieurs attaques sont repoussées. Ainsi le général en chef autrichien **CLAIRFAYT** voulut-il avant de rien tenter de nouveau, incendier la redoutable grange dont le canon l'incommodait si fortement. Il fit mettre en batterie contre elle quelques obusiers, dont le feu embrasa en peu de temps la grange et les maisons avoisinantes. Les Autrichiens profitent de l'instant pour renouveler leur attaque, les troupes françaises sont obligées d'abandonner les deux villages après un combat opiniâtre.
La cavalerie autrichienne force en même temps notre cavalerie à se replier, mais une batterie de 8 pièces qui se trouvait en arrière, subitement démasquée ouvre aussitôt un feu à mitraille et occasionne les plus grand ravages.
Malgré tout la batterie est enlevée et la 2^{e} ligne française renversée et **DUMOURIEZ** exécute sa retraite en bon ordre, protégé par les batteries établies au commencement de la bataille sur la rive gauche de la Geëte.
Cette bataille coûte aux Français 30 canons.

HONDSCHOOTE
6, 7 et 8 septembre 1793

Les alliés étaient venus mettre le siège devant Dunkerque. Le **duc d'YORCK** faisait l'investissement pendant que le maréchal **MORTAY**, avec un corps de 20 000 Autrichiens et Anglais, formait l'armée d'observation.
L'armée française, sous les ordres de **HOUCHARD**, s'approcha avec l'intention de faire lever le siège. Le 6 septembre, elle attaqua le corps d'observation et le força à rétrograder ; le lendemain le village de Hondschoote, où l'ennemi s'était retranché, est attaqué sans succès. Le 8, une nouvelle tentative est faite.
Le combat s'engage par un feu très vif de l'artillerie, également bien soutenu de part et d'autre ; les retranchements élevés en avant du village sont emportés après une vive résistance. La garnison de Dunkerque, sous les ordres de **HOCHE**, faisait de son côté une sortie vigoureuse.
Craignant d'être coupé, le **duc d'YORCK** leva le siège dans la nuit suivante abandonnant toute son artillerie de siège.
L'artillerie eut une grande part dans le succès de ces 3 journées. **DROUOT**, alors lieutenant en 2^{e}, au 1er régiment d'artillerie s'y distingua tout particulièrement. La prise d'une forte redoute importait au succès de la dernière journée ; **DROUOT** en l'absence de son capitaine et de son lieutenant en

Ancestramil

1er blessés tous deux, se mit à la tête de sa compagnie et parvient à force d'habileté et de courage à emporter cette redoute si longtemps disputée.
Un représentant du peuple, témoins de ce fait d'armes qui venait d'assurer le gain de la bataille, recommanda à **DROUOT** de se ménager ainsi que ses troupes. « ***Non, non, des troupes victorieuses n'ont pas besoin de repos*** » et il se met à poursuivre les Anglais[1].

WATTIGNIES
15 et 16 octobre 1793 (24 et 25 vendémiaire an II)

Les Autrichiens faisaient le blocus de Maubeuge et de son camp retranché où étaient renfermés 25000 Français ; 35 000 hommes étaient devant la place pendant que le corps d'observation sous les ordres du prince **de COBOURG** occupait les positions de Wattignies.
Le centre de l'armée autrichienne occupait le village de Wattignies, ses deux ailes étaient distribuées sur les hauteurs environnantes. Toutes ces positions couronnées de bois épais étaient par la nature même du terrain et par leur escarpement très avantageux. **COBOURG** les avait rendues plus fortes encore en établissant sur les faces de nombreuses batteries disposées par échelons. Ces sont ces redoutables positions que **JOURDAN** résolut d'enlever pour faire lever le siège.

Le 15 octobre, les Français débouchant des bois, défilent devant l'armée autrichienne et tentent de tourner ses ailes. Malgré un feu de mitraille très meurtrier, ils gravirent les hauteurs au pas de charge et après des efforts inouïs parviennent aux retranchements. Ils pénètrent par deux fois dans les redoutes, mais les Autrichiens, ayant reçu des renforts de leur centre, les forcent une troisième fois d'abandonner une partie des retranchements. Les deux années bivouaquent sur le champ de bataille. Le lendemain, l'attaque recommence, les batteries autrichiennes produisent les mêmes ravages dans nos rangs ; mais **JOURDAN** avait eu soin de faire disposer de l'artillerie sur les hauteurs dont il était resté maitre ; elle riposte avec avantage, tandis que des batteries volantes jettent le désordre dans les rangs ennemis. Au même instant les colonnes françaises se dirigent sur les retranchements établis au village de Boulère, les enlèvent et tournent le camp de Wattignies.
En même temps le centre chassant les Autrichiens de leurs positions s'empara de leurs batteries dont les pièces sont immédiatement retournées contre eux par nos canonniers ; servies avec habilité, elles plongent sur le camp de Wattignies et le prennent en flanc, pendant que **JOURDAN** prenait lui même l'attaque du camp. Cependant notre droite pliait et avait même perdu quelques canons, quand une batterie s'avançant sur les colonnes autrichiennes, tire sur elles à mitraille et jette parmi elles la confusion. Les Français font volte-face et reviennent avec une nouvelle impétuosité. En ce moment les retranchements du camp de Wattignies sont franchis et les Autrichiens se retirent en désordre.
Les 25 000 Français du camp retranchés ne firent rien pour contribuer à décider la victoire. Cette inaction inexplicable fut due aux Jacobins qui empêchèrent le général **CLAUZEL** de sortir[2].

Nous laissons de côté les opérations de l'armée de Moselle, ne pouvant suffisamment préciser les actions auxquelles prit part le régiment. Nous nous contenterons de mentionner le fait d'armes suivant :
A l'affaire de Bise Castel (27 brumaire an II) (17 novembre 1793), le canonnier **HEURION**, **François Joseph**, créé plus tard baron d'Empire en 1813, reprit un étendard du 2e régiment de cuirassiers tombé au pouvoir de l'ennemi et ramènera un hussard prisonnier[3].

Nous ne parlerons pas non plus des opérations des armées des Pyrénées, opérations assez confuses et dans lesquelles le rôle de l'artillerie est peu précisé.

[1] Biographie de DROUOT par Jules NOLET.
[2] Victoires et conquêtes, J..
[3] Fastes de la gloire – notes du colonel Brahaut.

En 1794, le régiment fournissait comme précédemment de nombreux détachements aux armées. Les situations consultées ne sont plus explicites, toutefois on peut en conclure que les hommes étaient répartis ainsi qu'il suit :

Dépôt du régiment à Metz	5 officiers	46 hommes
Détachement à Bitch	5 officiers	83 hommes

ARMEE DU NORD

Général en chef	**PICHEGRU**	
Général de l'artillerie	**EBLE**	
Division **MOREAU**	12 officiers	183 hommes au parc de position
Division **SALIN**	2 officiers	72 hommes
Division **BONNARD**	13 officiers	93 hommes division au parc
Division **MICHAUD**	2 officiers	66 hommes
Parc de siège	5 officiers	134 hommes

ARMEE DES ARDENNES

Rocroy	1 officier	20 hommes
Sedan	**JOUFFROY** capitaine	92 hommes
Mézières	**PARIS** officier	37 hommes
Château de Bouillon	**BOLOT** S/lieutenant	13 hommes de la 14e Cie
Montmédy	**HEGUIN** officier	46 hommes

ARMEE DE LA MOSELLE

6 officiers, 202 hommes à l'artillerie des bataillons[1].

ARMEE DE SAMBRE ET MEUSE

Formée de la réunion de l'armée des Ardennes et d'une partie de l'armée de la Moselle.

Général en chef	**JOURDAN**	
Général commandant l'artillerie	**BOLLEMONT**	
Division	**MARCEAU**	20 officiers, 33 hommes
Division	**KLEBER**	29 hommes

ARMEE DES PYRENEES

3 compagnies

ARMEE DU NORD – SIEGE ET PRISE D'YPRES

4 – 18 juin 1794 (17-30 prairial an II)

PICHEGRU résolut de commencer le siège d'Ypres dans le but d'attirer **CLAIRFAYT** et de prendre cette place qui consoliderait l'établissement des Français dans la West-Flandre. La place fut investie le 4 juin, par les divisions **MOREAU** et **MICHAUD** ; **MOREAU** fut chargé de la

[1] Les pièces de bataillon à raison de 2 par bataillon étaient servies soit par des hommes, 2 mêmes du bataillon, soit par les compagnies d'artillerie, réparties entre les divers bataillons.

Ancestramil

direction du siège. L'armée d'observation, commandée par **PICHEGRU** devait s'opposer aux entreprises de **CLAIRFAYT**.
Le siège ne put d'abord être poussé avec vigueur faite de munitions et d'artillerie suffisantes ; mais le général d'artillerie **SONGIS**, ayant fait venir de Lille un approvisionnement et un parc de siège, 10 batteries furent élevées du 7 au 10 et le feu ouvert aussitôt avec une très grande vivacité. Le 17, 28 bouches à feu tirant ensemble sur la place réussirent à éteindre le feu des assiégés qui capitulèrent.
Le général en chef décerna les plus grands éloges à l'artillerie :
« *La place d'Ypres vient de capituler après 12 jours de tranchée et la résistance la plus opiniâtre. Tous se sont distingués, mais un trait que je ne dois pas vous laisser ignorer, c'est que le 4e bataillon du nord, empressé de voir l'effet que produirait sur la place une batterie de 6 pièces de 24, destinées à battre une brèche, a traîné ces pièces à bras avec les canonniers d'une parallèle à l'emplacement qui était préparé et ont fait ainsi un trajet de 150 toises à travers une grêle de mitraille et de balles…. L'artillerie de siège et d'observation a fait selon son usage des merveilles.* »[1]

Le général de brigade d'artillerie **SONGIS**, commandant l'artillerie de l'armée de siège a cité particulièrement le capitaine **SAINT-MICHEL** du 1er régiment d'artillerie comme ayant donné des preuves de la plus grande intelligence, jointe à un travail infatigable et demande pour lui le grade de chef de bataillon ; ce qui fut accordé.[2]
Le capitaine **SAINT-MICHEL** avec un désintéressement bien rare à toutes les époques et surtout à celle que nous traversons refusa son avancement par la lettre suivante qu'il adressait le 21 juin 1794 au général **MOREAU**[3].

« *Je suis fâché, cher général, qu'après m'être expliqué avec les généraux EBLE et SONGIS, on tait parlé pour moi. Le siège d'Ypres m'a démontré que loin d'accepter un grade, je devais le refuser.*
« Si c'est une grâce qu'on veut m'accorder, je ne la regarde pas comme telle, si c'est un fardeau, je ne veux ni ne peux m'en charger.
« Toute d'espèce d'avancement m'est désagréable, mon seul souhait est de servir avec toi ».
Amitié et liberté
F. SAINT-MICHEL

ARMEE DE SAMBRE ET MEUSE
Prise de Charleroi – juin 1794

Le 12 juin 1794, à la pointe du jour l'armée française conduite par **JOURDAN** passa la Sambre, malgré la résistance des troupes coalisées. Une partie des troupes se renferma dans Charleroi, l'autre prit position en arrière de cette place. Charleroi fut investi. Le 16, le **prince d'ORANGE** qui commandait l'armée des alliés, ayant réuni toutes ses forces, attaque l'armée française près de Fleurus, l'oblige à lever le siège et à se retirer derrière la Sambre. **JOURDAN** ne se découragea pas, il franchit à nouveau cette rivière le 18, et vint reprendre les travaux abandonnés.
L'artillerie n'était pas encore en mesure d'armer ses batteries, les équipages de siège n'étant pas encore arrivés. Le conventionnel **SAINT-JUST**, irrité de ces retards, fit fusiller dans la tranchée le capitaine du 1er régiment d'artillerie **MERAS**, l'accusant de négligence dans la construction de la batterie dont il était chargé.

[1] Lettre du général PICHEGRU, général en chef de l'armée du Nord, aux membres du comité de salut public. (Archives de la guerre)
[2] Lettre du général SANGIS commandant l'artillerie de siège au général MOREAU, commandant l'armée de siège. (Archives de la guerre)
[3] Archives de la guerre.

Il voulait même faire arrêter le général **HATRY**, commandant les troupes de siège et le général **BOLLEMONT**, commandant l'artillerie, parce que tous deux avaient le courage d'élever des représentations contre cet arrêté inique.
Le 21 juin, 6 batteries purent enfin être armées, le 22 le tir fut si vif et si bien dirigé qu'il réduisit au silence les canons de la place. En fin le 24, au moment où on allait donner l'assaut la garnison capitula.
Cependant le **prince de COBOURG** ignorant la reddition de Charleroi, accourait au secours de la place. Il arriva le 25 juin e se disposa à livrer bataille.

FLEURUS
26 juin 1794 (8 messidor an II)

L'armée française répandue en croissant autour de la ville s'appuyait sur la Sambre par ses deux ailes, sa ligne passant par Lambersart, Gosselier et Landely ; son front était défendu par des retranchements liés entre eux par de fortes redoutes armées d'artillerie.
Le combat s'engagea le 26 au matin par une vive canonnade longtemps prolongée. L'artillerie joua un très grand rôle pendant toute l'action. A plusieurs reprises il en est fait mention soit qu'elle repousse l'ennemi par son feu à mitraille, soit que manœuvrant elle-même elle s'avance avec nos colonnes et force les coalisés à la retraite. C'est à l'aile droite que la victoire fut le plus longtemps indécise ; un instant les troupes de **MARCEAU** composées en grande partie de volontaires vivement attaquées par **BEAULIEU** furent forcées d'abandonner leurs positions. Saisie d'une panique soudaine, une partie de la division **MARCEAU** s'enfuit en désordre ; heureusement ce général se met à la tête de quelques bataillons de renfort et contient l'ennemi ; grâce au puissant concours de l'artillerie qui, placée sur les hauteurs, était restée en position.
Mais **BEAULIEU** réunit toutes ses forces et se porte avec impétuosité sur nos retranchements. Les Autrichiens sont accueillis par un feu très vif de mousqueterie et d'artillerie et obligés de se retirer. Ils tentent un suprême effort, ils s'avancent en trois colonnes accompagnés d'une artillerie nombreuse, placée dans les intervalles des colonnes. **JOURDAN** prescrit alors de ne tirer qu'a demi-portée de coup de canon, cet ordre est scrupuleusement exécuté. Le feu de l'artillerie jeta la confusion dans les rangs des Autrichiens. Deux fois repoussés, ils viennent deux fois à la charge. L'artillerie tire de part et d'autre avec la plus grande vivacité. Les projectiles enflamment les blés et les baraques ; on combat au milieu d'un incendie.
Enfin, électrisés par l'ardeur de leur général, les Français se jettent une dernière fois sur l'ennemi et le force à la retraite. L'armée autrichienne, poursuivie, laissa dans nos mains 3 000 prisonniers.
Les coalisés se concentrèrent vers Bruxelles ; **JOURDAN** les y suivit, pendant que de son côté **PICHEGRU** ayant laissé **MOREAU** faire les sièges de Neuport et du fort de l'Ecluse prenait la même direction.
Peu de jours après les deux armées du Nord et de Sambre et Meuse faisaient leur jonction dans Bruxelles[1].
L'armée de Sambre et Meuse poursuivant ses succès reprit successivement les places françaises de Landrecies, Le Quesnoy, Valenciennes et Condé, perdues dans la précédente campagne. Le général de division **BOLLEMONT**, commandait en chef l'artillerie, le général de brigade **BERNARD**, commandait en second.
L'armée du Nord rejeta les Anglais derrière la Meuse. Les côtes furent immédiatement mises en état de défense. La 4e escouade de la 19e Cie du 1er régiment d'artillerie[2] (1 sergent, 17 hommes, officier commandant **DUTERTRE**) fut employé à desservir 10 pièces au fort de Lieskenkoeck sur la rive gauche de l'Escaut et forma ainsi avec le fort Lille sur l'autre rive, l'embouchure de ce fleuve. **PICHEGRU**, afin d'avoir une base d'opérations pour agir contre les Anglais au-delà de la Meuse,

[1] Victoires et conquêtes.
[2] Rapport du 14 octobre 1794 du général EBLE (Archives de la guerre)

résolut de prendre Bois-le-Duc. Il confia le commandement des troupes de siège au général **DELMAS**, secondé par le général **TAVIEL** commandant l'artillerie.
Bois-le-Duc était entouré de forts bien armés et bien entretenus. Les inondations qui s'étendaient autour des remparts, en faisaient comme une ile au milieu d'un vaste fleuve.
Il fallut donc s'emparer de deux forts avant de commencer le siège de la ville proprement dite. Les forts d'Orlhon et de Crève-cœur tombèrent entre les mains des Français après quatre jours d'attaque et cependant l'artillerie de siège n'était pas encore arrivée, ce n'était qu'avec des batteries armées de canons de campagne, que l'on était parvenu à réduire au silence l'artillerie des assiégés.
On trouva dans le fort Crève-Cœur 42 pièces dont plusieurs de fort calibre qui furent employées aussitôt pour entreprendre l'attaque de la ville. La tranchée est ouverte le 1er octobre, de nombreuses batteries sont élevées malgré les difficultés de construction faites dans un sol marécageux ; elles tirent à outrance et allument de violents incendies.
Le 10 octobre, la place capitula après une sommation[1].

L'armée se dirigea ensuite sur Wenlov dont le siège fut confié à la division **MOREAU**.
La tranchée est ouverte le 20 octobre à 100 toises du chemin couvert. Des batteries armées de pièces de campagne seulement son élevées, mais avant qu'elles n'eussent tiré un coup de canon la ville se rendit.[2]
Le **duc d'YORCK** se replia derrière le Wahal, **PICHEGRU** franchit la Meuse et se porta sur Nimègue.

SIEGE DE NIMEGUE
27 octobre – 8 novembre 1794 (6 et 10 brumaire an III)

Nimègue était bien fortifiée, elle était occupée par une garnison hollandaise. La ville est traversée par le Wahal, sur la rive droite duquel était campée l'armée anglaise forte de 38 000 hommes ; un pont de bateaux et un pont volant permettaient de communiquer avec la place et de la ravitailler. L'investissement ne pouvait donc être fait que sur la rive gauche où vint s'établir **MOREAU** avec 30 000 hommes.
La tranchée fut ouverte du 1er au 2 novembre, à droite et à gauche de Nimègue. Deux batteries furent immédiatement installées à l'amont et à l'aval du fleuve pour tirer sur les ponts et les couper afin d'isoler la place et sa garnison.
Sentant le danger que lui feraient courrier ces deux batteries, l'ennemi fit une sortie vigoureuse dans la nuit du 4 au 5, arriva jusqu'aux batteries et réussit à les bouleverser. Rétablies aussitôt, on les arme avec des pièces de campagne, l'artillerie de siège manquant. Le 6 novembre, 4 pièces de siège font feu sur le pont de bateaux, 2 obusiers sur le pont volant. L'ennemi dirige toutes ses pièces contre ces deux batteries ; malgré son feu plusieurs bateaux du pont sont enlevés et le passage rendu difficile.
Les Anglais qui étaient dans la place rétablissent à la hâte les positions et se pressent de rejoindre le gros de leur armée sur la rive droite ; pour nous enlever tout moyen de les poursuivre, ils mettent le feu aux pontons ne réservant que le pont volant aux Hollandais.
Les batteries françaises redoublent leur feu. Nos tirailleurs s'approchent des remparts ; les trouvant abandonnés, ils se précipitent sur la ville, y entrent au moment où les Hollandais effectuaient eux-mêmes leur retraite sur le pont volant.
Plus de 400 déjà étaient embarqués. Les Anglais entendant la fusillade dirigent le feu de leurs batteries sur ce pont volant, qui portait cependant leurs alliés, afin de le couler bas et de nous en enlever la possession.
Les batteries françaises furent forcées de tirer sur les batteries anglaises pour sauver les Hollandais des coups de leurs alliés.[3]

[1] Victoires et conquêtes (Relation du général du génie (Sauvrac).
[2] Victoires et conquêtes.
[3] Victoires et conquêtes – Relation du siège par le général DEJAN.

Ainsi les armées du Nord et de Sambre et Meuse avaient expulsé l'étranger du territoire français conquis la Belgique et une partie de la Hollande et touchaient au Rhin, l'artillerie pouvait revendiquer une part notable de ces succès.
Elle s'était distinguées dans tous les sièges, qui, entrepris pour la plupart avec du matériel insuffisant et même souvent sans équipage de siège contre des places abondamment pourvues de pièces de gros calibre, n'avaient pu être conduits à bonne fin que grâce au dévouement et à l'intrépidité des canonniers.
L'armée de Sambre et Meuse, à elle seule, avait conquis dans cette immortelle campagne 998 canons, 105 obusiers et 152 mortiers. Elle avait commencé la campagne avec 6 pièces de canon de siège et presque sans munitions et elle se trouvait maintenant en possession, outre cette artillerie, de 450 pièces de campagne, des munitions pour une année et de vingt millions de cartouches.[1]
Et cependant on se saurait se faire une idée du comble de la misère et du dénuement auquel étaient réduits les soldats. Leurs habits tombaient en lambeaux ; les subsistances n'étaient pas toujours régulièrement fournies ; les officiers n'étaient pas plus heureux ; payés en assignats leur solde effective se réduisait à huit ou dix francs par moi. Ils étaient soumis au régime du soldat, aussi peu vêtus que lui et comme lui aussi, vivant des hasards de la guerre. Un pareil dénuement ne put affaiblir le courage et le dévouement de ces dignes défenseurs de la patrie.

Nous avons dit que l'artillerie avait toujours été à la hauteur de sa mission. Cela tenait en grandes partie à l'esprit des officiers et soldats de ce corps.
Dans l'infanterie et la cavalerie, en effet, dès les premiers jours de la révolution, il se produisit une très grande désorganisation. Les officiers, presque tous nobles, émigraient, entraînant avec eux des portions de régiment ou même des régiments tout entier. Il en résulta une très grande défiance des régiments entre eux chacun craignant toujours d'être trahis par son voisin.
Dans l'artillerie au contraire, les idées nouvelles furent accueillies avec faveur, et à part un petit nombre, tous les officiers restèrent à leur poste. Les soldats, commandés par les mêmes chefs, leurs conservèrent le respect et l'obéissance qui leur étaient dus ; la discipline continua donc d'être observée. Ainsi comme le dit **SAINT-CYR** : « *N'ayant pas été désorganisée comme les autres par l'effet de l'émigration, l'arme de l'artillerie avait conservé cette instruction que l'a rendue si longtemps supérieure à celle des autres puissances.* »

Ces considérations expliquent le rôle important que nous avons vu jouer à l'artillerie pendant les premières batailles de la révolution.
En vertu du décret du 19 pluviôse an II (7 février 1794), toutes les compagnies à cheval devaient être réunies et formées en régiment à cheval. Mais ce ne fut qu'à la fin de l'année que cette mesure reçut un commencement d'exécution, et ce n'est que les 18 floréal (7 mai 1795) qu'une loi fixa la composition de l'artillerie en régiments à pied et en régiments à cheval.
Dès lors, le régiment qui depuis 1790, portait le titre de *1er régiment d'artillerie* devient le 1er *régiment d'artillerie à pied*
Nom que nos retrouverons cité en maintes circonstances pendant la période des grandes guerres qui suivent.

CAMPAGNE DE 1795

Au commencement de l'année 1795, les forces républicaines furent partagées en trois armées, celle du Nord sous le commandement de **MOREAU**, celle de Sambre et Meuse sous le commandement de **JOURDAN**, celle du Rhin, sous le commandement de **PICHEGRU**.
La situation des compagnies aux armées du Nord et de Sambre et Meuse resta la même que précédemment.

[1] Lettre du représentant GILLET au Comité de salut public en date du 13 frimaire an III.

JOURDAN effectua le passage du Rhin sous la protection de 80 bouches à feu. Après avoir bombardé Dusseldorf qui capitula, il vint assiéger Mayence, mais fut forcé de se retirer à cause de la défaite de **PICHEGRU**. Un armistice, signé le 1er janvier, il mit fin aux hostilités après une tentative infructueuse de **JOURDAN** sur la Mahe. ?

CAMPAGNE DE 1796

Le régiment fournit aux différentes armées les détachements suivants :

ARMEE DU NORD OU DE HOLLANDE

Général en chef **BOURNOUVILLE**
Même compositions que précédemment ;

La 18e compagnie fut dirigée sur l'armée de Sambre et Meuse.

ARMEE DE SAMBRE ET MEUSE[1]

Général en chef **JOURDAN**
Général commandant l'artilleriie **BOLLEMONT**
Division **CHAMPIONNET**, un détachement aux pièces de position

BERNADOTTE	104 hommes
MARCEAU	20e compagnie – 93 hommes
Parc	1re compagnie
	3e compagnie
	6e compagnie
	7e compagnie
	9e compagnie
	15e compagnie
	16e compagnie
	17e compagnie
	18e compagnie

Les situations du 8 au 18 juillet 1796 donnent pour ces compagnies les répartitions suivantes :

	15e compagnies	54 hommes
Parc de droite près Limbourg	1re compagnie	55 hommes
	6e compagnie	17 hommes
Parc du centre de Neuwied	3e compagnie	16 hommes
Parc gauche près Wetzlar	7e compagnie	31 hommes
Parc de Norff	18e compagnie	86 hommes

Il est probable que ces compagnies détachaient des hommes dans les bataillons, pour servir les pièces ; mais rien dans les situations n'indique leur régiment ou leur compagnie.

ARMEE DU RHIN ET MOSELLE

Général en chef **MOREAU**

[1] Situation mai juin juillet 1796

Ancestramil

Un détachement de 90 canonniers

Armée d'Italie

Général en chef **BONAPARTE**
Divers détachements fournis par 2 compagnies.

L'artillerie servant surtout dans les parcs de ces deux armées, joue un rôle assez effacé, il ne faut cependant pas laisser sous silence le passage du Rhin et le combat d'Ettlingen[1] faits d'armes auquels prit part un détachement du 1er régiment.

ARMEE DE SAMBRE ET MEUSE

JOURDAN après avoir passé le Rhin et battu les Autrichiens à Altenkirchen se vit contraint de battre en retraite devant les forces supérieures de **l'archiduc CHARLES.**
Les ponts de bateaux qu'il avait fait construire sur le Rhin, ayant été détruits par les radeaux que **l'archiduc CHARLES** avait fait jeter en amont, **JOURDAN** s'arrêta et pendant que l'artillerie réparait les ponts, son armée fit si bonne contenance malgré la vive canonnade de l'ennemi, que celui-ci n'osa l'inquiéter et le laissa se retirer derrière le Rhin.
L'archiduc CHARLES s'étant porté avec une partie de ses forces sur **MOREAU** qui avait passé le Rhin à Strasbourg, **JOURDAN** prit une vigoureuse offensive après avoir franchi le Rhin à Neuwied (3 juillet) sous la protection de 24 pièces d'artillerie et culbuta les détachements autrichiens qui se trouvaient devant lui ; occupa Francfort et après avoir détaché **MARCEAU** pour surveiller Mayence et Ebrenbreitstein, il poursuivit les Autrichiens jusqu'au-delà de la Staub.
Mais battu à Wurtzbourg par **l'archiduc CHARLES, JOURDAN** dut repasser le Rhin, l'artillerie souffrit beaucoup par ces longues marches exécutées dans les chemins impraticables.

CAMPAGNE DE 1797

ARMEE DE SAMBRE ET MEUSE[2]

Général en chef **HOCHE**
Général commandant l'artillerie **DEBETTE**

Division devant Cassel (Détachements des 5e, 6e et 7e compagnies)

Corps destiné au blocus de Mayence

Détachement de la 7e compagnie	1 officier	32 hommes
Détachement de la 12e compagnie	3 officiers	76 hommes
Détachement de la 16e compagnie	3 officiers	27 hommes

Au pont de Neuwied, tout porte à croire (les situations officielles à ce sujet sont muettes) que l'artillerie conserverait comme la précédente année des détachements des 1re, 5e, 6e, 9e, 15e et 18e compagnies.

[1] Notes du colonel Bahaut.
[2] Situation au 19 juin 1797

ARMEE D'ITALIE

Général en chef	*BONAPARTE*	
Division de réserve	3 officiers	54 hommes
Division de Mantoue	2 officiers	35 hommes de la 11e Cie

ARMEE DE SAMBRE ET MEUSE

L'armée passa le Rhin à Neuwied sous la protection d'une vive canonnade après avoir délogé les Autrichiens de la formidable position qu'ils occupaient devant Meuwied ; HOCHE les poursuivit jusqu'à Francfort où il fut arrêté par les préliminaires de Léoben.

ARMEE D'ITALIE

Rivoli 14 janvier 1797 (25 nivôse an V)

ALVINZE cherchait à envelopper l'armée française. **BONAPARTE** concentre rapidement son armée et avec la division **MASSENA** se porte au secours de **JOUBERT** qui va être enlevé sur le plateau de Rivoli. Une colonne autrichienne parvient jusqu'au haut de l'escalier d'Incanale. **BONAPARTE** enveloppe la tête de cette colonne, la fait mitrailler par une partie de son artillerie et la rejette en désordre dans le défilé, puis se retournant contre la colonne **LUSIGNAN**, destinée à couper ses derrières, les canonne vivement, la pousse sur la division **REY** qui arrive à marches forcées et la force à mettre bas les armes. Pendant que **JOUBERT** poursuit les Autrichiens jusque dans le Tyrol, **MASSENA** se porte sur Mantoue.

La 11e compagnie arriva le 28 janvier pour assister à la capitulation de la place (2 février).

Les préliminaires de Léoben vinrent mettre fin à cette campagne ; **BONAPARTE**, après avoir passé le Tagliamento et forcé le col de Tarris était parvenu presque jusque sous les murs de Vienne.

ARMEE D'EGYPTE

Général en chef	**BONAPARTE**
Général commandant l'artillerie	**DOMMARTIN**

L'artillerie de l'armée d'Egypte se composait de quelques compagnies du 4e régiment à pied et des 3e et 11e compagnies du 1er régiment.

Division **MENOU** 3e Cie	**PARIS**	Capitaine commandant
	BUTOR	2e capitaine
	LALLEMAND	1er lieutenant
Division **DESAIX** 11e Cie[1]	**LEGRAND**	Capitaine commandant
	DUMARELLES	2e capitaine en France
	MARONE	1er lieutenant
	VASSEUR	2e lieutenant

[1] Archives de l'artillerie 10628.

Ancestramil

COMBAT DE CHEBREISS
13 juillet 1798 AN VI

L'armée après s'être emparé d'Alexandrie se dirigea sur le Caire, elle rencontra pour la 1re fois les mameluks à Chebreiss. **BONAPARTE** forme son armée en carrés, aux angles était l'artillerie, les carrés en échelons.
Partout où les mameluks se présenteront pour charger ils furent reçus par une si vive canonnade et par un tel feu de mousqueterie qui désespérant d'entamer ces citadelles vivantes, ils s'enfuiront pour aller nous attendre à hauteur du Caire ; ils avaient perdu 300 d'entre eux.[1]

BATAILLE DES PYRAMIDES
21 juillet 1798 – 3 thermidor an VI

MOURAD-BEY avait concentré ses forces sur la rive droite du Nil entre le fleuve et la pyramide de Gisch. Vingt-quatre mille fellahs et janissaires défendaient le village d'Eurbaleh ? entouré d'une levée de terre et armé de 37 pièces de canon ; dix mille mameluks tenaient la plaine entre le village et la pyramide. **BONAPARTE** adopta le même ordre de bataille qu'à Chabreiss. Pendant que les divisions **BONOT** et **MENOU** enlevaient le village et précipitaient ses défenseurs dans le Nil, les mameluks, reçus comme à Chebreiss par un feu terrible de mousqueterie et de mitraille par les carrés de **DESAIX** et de **REGNIER**, ne pouvant malgré leur audace parvenir à les entamer, s'enfuirent de tous côtés.

SODIMAN
7 octobre 1798 – 16 vendémiaire an VII

DESAIX fut chargé par **BONAPARTE** de poursuivre **MOURAD** ; assailli par ce dernier pendant sa marche, il le force, grâce à son artillerie, à s'enfuir et s'empare de 4 pièces de canon.

SAMNHOUT

MOURAD avait cependant réuni une nouvelle armée de 50 000 hommes, **DESAIX** marche à sa rencontre et l'atteint au village de Samnhout.
La petite armée française était formée en 2 carrés ; au centre la cavalerie et l'artillerie.
Au moment où les carrés de droite et de gauche sont attaqués, l'artillerie ouvre son feu à mitraille, qui, avec le feu des carrés porte un tel ravage dans les rangs des cavaliers ennemis, que ceux-ci reculent ; **DESAIX** chargeant alors avec toute sa cavalerie met en déroute les mameluks qui entraînent dans leur fuite le reste de l'armée. **MOURAD** se retira dans le désert.
BONAPARTE, ayant appris la réunion de nombreux contingents turcs en Syrie résolut de prévenir la formation de cette armée.
Il se mit en marche à la tête de cinq divisions, à chacune desquelles était attachée une compagnie d'artillerie.

SAINT-JEAN D'ACRE

L'armée française arriva devant **SAINT-JEAN D'ACRE** après une marche des plus pénibles à travers le désert ; elle s'était emparée du fort d'El-Arish qui résista à deux jours de bombardement et de Jaffa qui fut enlevé d'assaut (7 mars 1799).
Derrière la mauvaise enceinte de la ville, l'émigré **PHILIPPAUX** avait établi une ligne de fortification très complète.

[1] Victoires et conquêtes.

Une première tranchée fut ouverte le 21 mars à 150 toises de la place. Le 23, l'artillerie ouvrait son feu et en 48 heures réduisit au silence les canons de la place. Le 24, la brèche est ouverte, mais l'assaut tenté le 28 ne réussit pas, la contrescarpe n'ayant pas été suffisamment renversée par le génie ; une sortie de la garnison est victorieusement repoussée.
Une armée turque venant au secours de Saint-Jean d'Acre est anéantie au Mont-Tabor. Mais la peste contractée à Jaffa, commençait à faire de cruels ravages dans l'armée française ; les munitions s'épuisaient aussi après deux derniers assauts infructueux grâce à la deuxième enceinte de **PHILIPPEAUX**. **BONAPARTE** leva le siège et se retira sur Jaffa. Tout le matériel qu'il ne put conserver fut jeté à la mer ou brûlé.
Le siège de Saint-Jean d'Acre avait duré soixante deux jours de tranchée ouverte.[1]

ARMEE DE ROME PUIS ARMEE DE NAPLES

Général en chef	**CHAMPIONNET** puis **MACDONALD**
Général commandant l'artillerie	**EBLE**

Cette armée comprenait les 8e et 15e compagnies du 1er régiment.

Le roi de Naples ayant déclaré la guerre à la république française, une armée de 15 000 hommes, sous les ordres de **CHAMPIONNET**, détachée de l'armée cisalpine, après avoir battu les Napolitains à diverses reprises, et pris Gaëte sans coup férir (30 décembre 1798), envahit le royaume de Naples, s'empara des forts de Naples et fut bientôt maîtresse de la ville (20 janvier 99)
Nos revers dans la haute Italie forcèrent **MACDONALD** à abandonner Naples ; il put parvenir à Gênes avec une armée complètement épuisée, après avoir lutté pendant 3 jours (17, 18, 19 juin) à la Trebbia, contre les armées Autros-russes, commandées par **SOUVARROFF**.

DEFENSE D'ANCONE

Mai – Floréal an VII -13 décembre 99 – 23 brumaire An VII

MACDONALD, en évacuant le royaume de Naples, avait laissé une garnison à Ancône. La place fut bientôt assiégée. La force de l'ennemi n'intimide pas le général **MONNIER** qui, avec les faibles forces dont il dispose, fait de nombreuses sorties. Le 9 octobre, il détruit les redoutes ennemies, leur encloue 9 pièces et leur prend 7 drapeaux. Cependant la place n'avait plus ni vivres ni munitions. **MONNIER** fut obligé de se rendre (13 décembre). Le général autrichien enthousiasmé d'une aussi belle défense, accorda à la garnison les conditions les plus favorables, elle sortit de la place avec tous les honneurs de la guerre et se rendit en France avec l'engagement de ne pas servir pendant le reste de la campagne.
Le commandant de l'artillerie autrichienne ne voyant que pièces démontées et hors d'usage, que brèches et décombres, répondit aux officiers d'artillerie qui lui demandaient un reçu : « *Vous avez pris toute la gloire, nos reçus n'y ajouteraient rien* ».[2]

Sont cités dans les ordres du jour :

ALIX	Chef de bataillon	
TRIBOUILLOIS	Chef de bataillon	
MEROT	Lieutenant en 1er	8e compagnie
CORNEIL	Sergent-major	15e compagnie

[1] Général BERTRAND
[2] Victoires et conquêtes.

DEGAIN	Sergent	15e compagnie
DUMONT	Officier	
TOUFFIER	Canonnier	

Le lieutenant **MEROT** fut nommé capitaine pour la sortie du (18 fructidor – 4 septembre 1799). Le général **MONNIER** demanda pour **CORNEIL** et **DEGAIN** le grade de lieutenant en 2e pour s'être distingués dans cette sortie.[1]

ARMEE DU DANUBE

Général en chef	**MASSENA**		
Général commandant l'artillerie	**LAMARTELLIERE**		
Division **LECOURBE**	4e compagnie	1 officier	13 hommes
	20e compagnie	3 officiers	104 hommes
Division **SOULT**	16e compagnie	2 officiers	113 hommes
Division **MORTIER**	17e compagnie	6 officiers	229 hommes
	19e compagnie		
Division **LORGES**	18e compagnie	4 officiers	117 hommes

BATAILLE DE ZURICH

25, 26 septembre 1799 – 3 – 4 vendémiaire an VIII

MASSENA en position sur l'Ablis résolut d'empêcher **SOUVARROFF** qui venait d'Italie de rallier ses lieutenants **KORSAKOFF** et **HOTZE** qui placés derrière la Limmat étaient maîtres de Zurich ; pour cela il fallait d'abord passer la Limmat.
Le chef d'escadron **FOY**, commandant l'artillerie de la division **LORGES** dispose ses batteries dans la nuit du 24 au 25 septembre sans éveiller l'attention de l'ennemi. A la droite une batterie sur le plateau en avant du Nieder. Urdoff balayait la plaine et protégeait les travaux du pont, une autre batterie au-dessous de Dietikon, croisant ses feux avec la première, battait le camp russe ; des obusiers placés entre ces deux batteries devaient tirer sur le bois de la presqu'île et en éloigner les tirailleurs ennemis qui auraient pu gêner la construction du pont ; enfin une batterie de 12, établie sur une éminence près de la rivière coupait le chemin de Wurenlos et Zurich.
A 5 heures du matin les bateaux sont jetés à l'eau. Les batteries ouvrent le feu, réduisent au silence l'artillerie ennemie moins nombreuse et porte le désordre dans le camp russe, la brigade **GAZAN** effectue son passage, fond sur les Russes, les déloge de la forêt, s'empare de 7 pièces de canon qui en battaient les issues, fraie un chemin pour l'artillerie qui, à 9 heures du matin, peut prendre position sur la rive gauche de la Limmat.
Cependant **KORSAKOFF** rallie 15 000 hommes et attaque le centre de l'armée française ; il commence à faire des progrès inquiétants mais **MASSENA** replie ses ailes sur son centre ; en même temps, l'artillerie prenant les colonnes russes de flanc, lui cause de tels ravages que bientôt abordée à la baïonnette, elle s'enfuit dans le plus grand désordre, poursuivie jusque sous les murs de Zurich par la cavalerie française.
Le lendemain, les Russes décidés à se faire jour sortent de Zurich et attaquent avec furie la division **LORGES**. Ne cherchant pas à arrêter la tête de la colonne **MASSENA** fait canonner vivement le centre et la queue, puis fait charger sur l'infanterie et s'empare de 100 pièces de canon, du trésor et d'une partie des équipages ; pendant ce temps **OUDINOT** forçait à coups de canon les portes de Zurich.

[1] Lettre du général MONNIER au ministre de la guerre (ministère).

De son côté **SOULT** s'emparait du passage de la Linth. La bataille de Zurich obligea **SOUVAROFF**, déjà entamé par **LECOURBE**, à se rejeter sur Glaris et sur les Grisons. La Suisse était débarrassée des troupes autrichiennes.

CAMPAGNE DE 1800

ARMEE DU RHIN

Général en chef	**MOREAU**
Général commandant l'artillerie	**EBLE**

Le 1er régiment à pied fournissait toute l'artillerie du corps de **LECOURBE** savoir :

1re division	**VANDAMME**	16e Cie	5 officiers	77 hommes
2e division	**VANDAMME**	1re Cie		
3e division	**MONTRICHARD**	17e Cie	5 officiers	110 hommes
Division de réserve	**NANSOUTY**	18e Cie	5 officiers	104 hommes

Le 21 avril, **MOREAU** pressé par le 1er Consul se décide à passer le Rhin : le 3 mai, et se trouve devant Schaffouse avec toute son armée, en même temps **LECOURBE** a, de son côté, franchi le Rhin un peu au dessous de Stein (1er mai). Après s'être emparé du fort de Hohentiwiel où se trouvent 36 bouches à feu, il culbute les Autrichiens à Stokack. **MOREAU** de son côté aborde et bat la majeure partie des forces autrichiennes à Engen (3 mai) ; ces deux combats nous permettent de menacer la ligne d'opération du **baron de KRAY**. Le 9 mai, l'armée française attaque l'ennemi retranché sur la forte position de Moeskirsch et la force à se retirer derrière le Danube. Poursuivi vivement il est encore battu à Bibérach par **SAINT-CYR** et par **LECOURBE** à Meramingen (10 mai), dès lors l'armée autrichienne va s'enfermer dans le camp retranché d'Ulm.
Dans toutes ces affaires, l'artillerie avait joué un rôle brillant. **MOREAU** écrit au ministre : « *l'artillerie à pied et à cheval a fait partout preuve de valeur et d'adresse.* »[1]

MOREAU manœuvre dès lors autour d'Ulm pour en déloger le baron **de KRAY**, il y réussit vers la fin de juin en menaçant de couper la ligne d'opérations de son adversaire qui se retira derrière l'Inn. Quelques jours après, l'armistice de Parsdof mit fin aux hostilités (15 juillet 1800).
Mais les négociations entamées à Lunéville ne peuvent aboutir et les opérations recommencent.

L'organisation de l'armée était restée à peu près la même. Le corps de **LECOURBE** comprenait toujours les mêmes compagnies du 1er régiment qui fournissait en outre la 19e compagnie, 105 hommes et un détachement de la 4e compagnie au parc du corps d'armée ; plus des détachements des 20e, 4e et 16e compagnies au parc du corps d'armée ; l'artillerie du corps était commandée par le général **LEMAIRE**.

HOHENLINDEN

12 frimaire an IX – 3 décembre 1800

L'archiduc JEAN qui avait succédé au **baron de KRAY** enhardi par quelques succès et par le mouvement rétrograde de l'armée française, s'engage en 3 colonnes dans la forêt de Hohenlinden. La colonne du centre qui marchait par la grande route sur Hohenlinden, reçue au débouché de la forêt par **MOREAU** qui avait déployé dans la plaine 4 de ses divisions, toutes le réserves d'artillerie et de cavalerie, prise de flanc par **RICHEPANSE**, est bientôt rejetée en désordre à droite et à gauche dans la forêt ; 100 pièces de canon et 11 000 prisonniers furent le prix de cette victoire.

[1] Lettre de MOREAU au ministre de la guerre (21 mai 1800).

Les Autrichiens repassèrent l'Inn, menacés d'être pris à revers par **LECOURBE** qui avait passé l'Inn à Neuheurn (9 décembre 1800), ils se retirent successivement derrière la Salza, la Traun et l'Ens. L'armée française s'arrêta aux portes de Vienne. L'armistice de Steyer (25 décembre 1800), bientôt changé en paix mit fin à cette campagne.

ARMEE DE RESERVE

Général en chef	**BONAPARTE**
Général commandant l'artillerie	**MARMONT**

L'armée de réserve réunie dans le plus grand secret à Dijon, devait, après avoir franchi les Alpes, tomber sur les derrières de l'armée autrichienne, retenue dans le Piémont et dans la rivière de Gênes par **SUCHET** et **MASSENA**. Cette armée comptait dans son artillerie les :

5e compagnie	1er régiment	5 officiers	100 hommes
12e compagnie	1er régiment	5 officiers	102 hommes

PASSAGE DU SAINT-BERNARD ET PRISE DU FORT DE BARD

L'artillerie fut dirigée sur Lauzanne, Villeneuve, Martigny et St-Pierre ; là, la route n'existant plus on dut démonter complètement les affuts et les caissons pour faire passer le matériel dans les sentiers couverts de neige et bordés de précipices.
Au village d'Estroubles au-delà de Saint-Bernard, on remonte le matériel encore en état de servir malgré les dégradations qu'on n'avait pu empêcher.
L'avant-garde commandée par **LANNES** vint se butter au fort de Bard qui barrait la route.

L'infanterie et la cavalerie passent dans un sentier ouvert dans le roc. Mais l'artillerie sous peine de démonter à nouveau le matériel devait passer dans le défilé qui domine le fort. Deux tentatives de surprise exécutées contre le fort échouèrent. **MARMONT** eut alors l'idée de faire passer sur la route jonchée de paille les voitures traînées à brais, dont il avait enveloppé les chaînes et les roues de foin.
Cette opération tentée dans la nuit et dans le plus grand silence, exécutée sous le feu de l'ennemi qui éclairait la route avec de pots à feu, coûta peu de monde relativement son importance.
Quelques jours après le passage de l'armée, deux pièces de 2 ayant fait brèche, le fort se rendit.[1]

Le 22 mai, **LANNES** s'empare d'Iorée de vive force, bat ensuite les Autrichiens à Montébello. Se voyant coupé de la ligne d'opérations, le **baron MELAS** rassemble toute son armée et tente de passer sur le corps de l'armée française, qu'il attaque à Marengo.

MARENGO
14 juin 1800

Accablés par le nombre, les Français évacuent le village de Marengo et effectuent leur retraite lentement et en bon ordre.
Mais à 5 heures du soir, **DESAIX** qui cherchait les Autrichiens sur la route de Novi et qui a marché au canon arrive avec une division fraîche. Le combat est rétabli, **MARMONT** réunissant 5 pièces restées intactes à 5 pièces de la réserve et aux 8 qu'amène **DESAIX**, forment une batterie de 18 pièces qui par son feu fait hésiter la colonne autrichienne, puis se portant en avant en même temps que l'infanterie, elle la foudroie à 50 pas.

[1] MARMONT (Mémoires).

KELLERMANN de son côté la prend de flanc avec sa cavalerie. Cette colonne met bas les armes. Dès lors la bataille est gagnée.
Le détachement de la 5e compagnie qui servait sous les ordres du lieutenant **DOUVENNELLE**, les 4 pièces de la division **MONNIER**, se distingua particulièrement dans cette mémorable journée. Le sergent-major **LESBART**, les canonniers **JUADET, PAQUET** et **RENAUT** reçurent des grenades d'honneur en or pour leur habileté et leur bravoure.[1]

Cette victoire achetée bien cher par la perte de **DESAIX** amène la convention d'Alexandrie qui restituait à la France toutes les places du Piémont et de la Lombardie.

CAMPAGNE DE 1805

NAPOLEON voulant empêcher les forces russes de venir se joindre à l'armée autrichienne concentrée autour d'Ulm se résolut à une vigoureuse offensive en Allemagne.
Tout en feignant de vouloir tenter une attaque directe par les défilés de la Forêt Noire ; il fit passer toute son armée à gauche de cette forêt, et franchissant le Danube au dessus d'Ulm, il cerna dans cette place toute l'armée autrichienne.
L'artillerie était commandée en chef par le général de division **SONGIS**, 1er inspecteur général de l'artillerie.

Le 1er régiment fournit l'artillerie de corps suivants :

5e corps	Général en chef	**LANNES** (maréchal)
	Général commandant l'artillerie	**FOUCHER** général de brigade
1re compagnie	Capitaine commandant	**GATZ**
2e compagnie	Capitaine commandant	**HERBANET**
5e compagnie	Capitaine commandant	**GERDY**
6e corps	Général en chef	**NEY** (maréchal)
	Général commandant l'artillerie	**SEROUX** général de division
6e compagnie	Capitaine commandant	**NOEL**
9e compagnie	Capitaine commandant	**LEGENDRE**
10e compagnie	Capitaine commandant	**BOLOT**
11e compagnie	Capitaine commandant	**FLORET**
12e compagnie	Capitaine commandant	**TAMISIER**

L'artillerie de la 1re division était commandée par le chef de bataille **VILLENEUVE** du 1er régiment, celle de la 2e division par le chef de bataillon **MORIAL** du 1er régiment.

Surpris par les manœuvres de **NAPOLEON**, le général **MACK** battu par **MURAT** à Vessingen qui lui barre la route de Vienne, coupé du Tyrol par **SOULT** qui occupe Me….mingen ?, cherche à prendre la route de la Bohème par la rive gauche du Danube, mais **DUPONT** (1re division 6e corps) laissé avec 6 000 hommes à Albeck tenait cette route.
Pour masquer son infériorité, DUPONT prend l'offensive et livre contre 25 000 hommes le glorieux combat d'Albeck (4 octobre). Les Autrichiens croyant avoir affaire à des forces supérieures se retirèrent sous le canon d'Ulm. Le 1er lieutenant **ETCHEGOYEN** se distingua particulièrement dans cette affaire. Dans la retraite il conserva son sang-froid et la présence d'esprit, rallia sa compagnie et contribua à rétablir le combat.[2]

[1] Fastes de la légion d'honneur.
[2] Rapport du général SERAMONT sur Friedland dans lequel il rappelle les services du lieutenant Etchegoyen.

ELCHINGEN
14 octobre 1805

NEY dut s'emparer du pont et du village d'Elchingen qui nous rendait maitre des deux rives du Danube. Le village s'élève en amphithéâtre sur une montagne rapide dont le pied touche presque le fleuve. Le pont avait été détruit, 20 000 Autrichiens et une formidable artillerie occupaient le plateau et balayaient la rive droite.
Vers 11 heures du matin, le général **SEROUX** fait mettre une batterie à côté du point, 5 pièces de 8, 2 et 4 et un obusier ; protégées par le feu de l'artillerie les troupes se précipitent en colonne sur le pont réparé, sous le feu des tirailleurs ennemis, culbutent les quelques ennemis qu'elles rencontrent de l'autre côté. **NEY** à la tête du 6e léger gravit les pentes escarpées de la montagne, arrache le village aux Autrichiens et leur enlève le couvent qui est sur la hauteur.
Etonné de l'impétuosité de l'attaque, l'ennemi se retire en arrière et se forme en carrés, mais malgré sa vive résistance, il est forcé de se débander.
L'artillerie retardée par le passage du pont arrive pour compléter la déroute.
Bloqué dans Ulm, **MACK** se rendit sous la condition que la ville ne serait pas secourue avant 6 jours ; 30 000 hommes, 60 bouches à feu, et la place d'Ulm tombèrent en notre pouvoir le 20 octobre.
La 1re partie de la campagne est terminée, **l'EMPEREUR** s'arrête sur le Leck et donne quelques jours de repos à ses troupes, puis se porte sur l'Inn défendue par **KUTUSOFF** avec 65 000 Russes et Autrichiens, le force à abandonner cette ligne et commence une série d'opérations ayant Vienne pour objectif. Le maréchal **MORTIER** qui sur la rive gauche doit couper la retraite de **KUTUSOFF** sur la Moravie vient donner dans l'armée russe, qui s'est dérobée, et a franchi le Danube à Krems et livre le sanglant combat de Durnotein ? (11 novembre) où l'arrivée de la division **DUPONT** le sauva d'un désastre.
Néanmoins, l'armée russe continue sa retraite et bientôt **l'EMPEREUR**, maitre de Vienne s'avance jusqu'à Vischnau où il rencontre toutes les forces autros-russes. Désirant une bataille décisive, il réussit à accroître la confiance des alliés en leur cédant du terrain et les attire sur un champ de bataille qu'il a choisi à l'avance.

AUTERLITZ
2 décembre 1805

L'artillerie joua un rôle considérable dans cette bataille ou l'armée française, forte de 65 000 hommes, battit 80 000 Austros-russes, leur tua ou blessa 25 000 hommes, fit 23 000 prisonniers, s'empara de 186 bouches à feu, 400 caissons, de tous les équipages et de plus de 50 drapeaux. Nous ne rappellerons que les faits de l'artillerie du corps de **LANNES** dont faisait partie le 1er régiment.

Le maréchal **LANNES** avait formé son ordre général de bataille sur deux lignes. La première en bataille, la deuxième en colonnes par bataillon, l'artillerie entre les intervalles des divisions, la cavalerie légère en avant du front, la grosse cavalerie en arrière de l'infanterie.[1] Au lever du soleil, une forte canonnade s'engagea sur toute la ligne de bataille. Quoique inférieure au nombre sur plusieurs points, les batteries françaises réduisirent au silence les batteries russes. Le capitaine **GAREVI** avec 2 pièces de 12 et 2 pièces de 8, démonte 4 pièces d'une batterie de 12 pièces qui lui était opposée et force les autres à abandonner la position.[2]
LANNES s'avança dans son ordre de bataille, les trois armées se prêtant un mutuel appui repoussant toutes les charges de la nombreuse cavalerie alliée.

[1] Rapport du général SONGIS.
[2] Rapport du général SONGIS.

L'artillerie se trouva plus d'une fois dans une situation critique, chargée par la cavalerie ennemie, elle resta inébranlable à son poste, officiers, sous-officiers et soldats, tous montrèrent autant de sang-froid que de courage.
Ayant à répondre à une artillerie supérieure, elle lui résista avec avantage et contribua puissamment par l'intelligence avec laquelle elle fut dirigée ainsi que par le courage opiniâtre des canonniers qui la servaient, à décider la victoire sur notre gauche.[1]
Les pertes de l'artillerie du 5e corps furent : 7 tués, 31 blessés. L'armistice de Scharvitz suivi bientôt pour l'Autriche de la paix de Presbourg mit fin à cette campagne.

CAMPAGNE DE 1806

Le roi de Prusse entraîné par l'Angleterre et la Russie, poussé par sa femme, envoie au commencement d'octobre 1806, un ultimatum à **NAPOLEON** lui enjoignant de replier immédiatement les troupes françaises sur la rive gauche du Rhin ; en même temps sans attendre l'armée russe, il envahit la Saxe avec 200 000 hommes.
L'armée française, forte de 200 000 hommes était divisée en 6 corps. Le 1er régiment avait des compagnies réparties dans les corps suivants :

1er corps	Maréchal **BERNADOTTE**
	Général de division **EBLE**, commandant l'artillerie
6e compagnie	Capitaine R..
5e corps	Maréchal **LANNES**
	Général **FOUCHE**, commandant l'artillerie
1re compagnie	Capitaine **GOETZ**
2e compagnie	Capitaine **HERBANET**
3e compagnie	Capitaine **GRENIER**
6e corps	Maréchal **NEY**
	Général **SIROUS**, commandant l'artillerie
9e compagnie	Capitaine **l'ESPAGNOL**
10e compagnie	Capitaine **BOLOT**
11e compagnie	Capitaine **FLORET**
12e compagnie	Capitaine **CLAUDIN**
Grand parc	
13e compagnie	Capitaine **COGER**
14e compagnie	Capitaine **MICHON**

NAPOLEON concentra son armée à la frontière saxonne et s'engagea dans les défilés de la Franconie, il voulait tourner la gauche de l'armée prussienne, la couper de ses communications et l'empêcher d'être secourue par l'armée russe qui s'avançait.

COMBAT DE SAALFELD

La gauche de l'armée (**LANNES** et **AUGEREAU**) franchit le défilé de Graffenthal, le 10 octobre. **LANNES** rencontre l'ennemi à Saalfeld, bat les Prussiens qui fuirent en désordre, nous abandonnant 27 bouches à feu et 1 800 prisonniers.
La belle conduite et l'habile direction de l'artillerie dans cette affaire lui méritèrent les éloges du maréchal **LANNES**.[1]

[1] Rapport du général SONGIS.

Ancestrami

IENA
14 octobre 1806

LANNES repoussant l'ennemi qui s'était retiré sur le gros de son armée occupe le village d'Iéna et les hauteurs de Landgrofenberg.
NAPOLEON fait occuper solidement ce plateau par le 5e corps et la garde. Il fait tailler pendant la nuit un sentier dans le roc, pour permettre à l'artillerie d'y venir prendre position.
L'action commença au milieu d'un épais brouillard ; l'armée française gagne facilement le terrain nécessaire à son déploiement ; après une légère interruption la bataille recommence et en quelques heures l'armée prussienne est anéantie ; son aile droite accourue de Veimar est écrasée. La déroute est complète.
« L'artillerie du 5e corps prit une part active à la bataille d'Iéna. Toutes les pièces étaient en batterie, tirant de différents points, sur le même but et à petite portée. Pendant l'attaque du village brûlé, elles ont soutenu nos troupes avec vigueur et se sont portées en avant au galop ; quant l'ennemi a commencé son mouvement rétrograde, elles ont alors démonté une partie de ses pièces et porté dans ses rangs un tel désordre que pour la soustraire à ce feu meurtrier de l'artillerie tirant à mitraille à 70 toises, ils se sont vus réduits à prendre la résolution désespérée de venir fusiller nos canonniers à nos pièces, ce qu'ils auraient fait sans l'arrivée d'un corps d'infanterie destiné à nous soutenir ».[2] Et le général **FOUCHE** ajoute dans son rapport « *J'ai vu par moi-même la fermeté au feu et l'adresse des canonniers de la 5e compagnie du 1er régiment* ». Il cite et propose pour la décoration **EUDELAIRE** sergent, et **CHAPELON** caporal (5e compagnie).
Le feu de l'ennemi démonta 3 pièces et fit sauter un coffret.

Coups tirés 1764		1764 coups de canon
		300 coups d'obusiers
Pertes	tués	1 officier
		4 canonniers
	Blessés	23 canonniers

Le même jour **DAVOUST** écrasait à Auerstaedt l'armée royale.
Les Prussiens perdaient à Iéna 12 000 hommes tués ou blessés, 15 000 prisonniers.

	200 bouches à feu
A Auerstaedt	10 000 hommes tués ou blessés
	3 000 prisonniers
	115 bouches à feu

NAPOLEON lance ses lieutenants à la poursuite de l'armée prussienne. **MURAT** et **NEY** s'emparent d'Erfurt, **BERNADOTTE** bat le **prince de WURTEMBERT** à Halle, le rejette sur Magdebourg, **DAVOUST** s'empare de Wittenberg. **BLUCHER** serré de près par **MURAT**, **SOULT** et **BERNADOTTE** se retire dans Lubeck et est obliger de capituler. Magdebourg ouvre ses portes à **NEY**. La campagne de 1806 est terminée en sept semaines et la Prusse conquise jusqu'à l'Oder.
Le roi de Prusse était allé s'enfermer avec les débris de son armée à K..geberg. Mais il restait devant **NAPOLEON** l'armée russe intacte. Napoléon la force à abandonner la Vistule puis la Mar.. après les combats de Pulstuck et de Golumein (2 décembre).
NAPOLEON prend alors ses quartiers d'hiver.

---

[1] Rapport du général FOUCHE, Rapport du général SONGIS.
[2] Rapport du général FOUCHE (18 octobre).

CAMPAGNE DE 1807

Le 18 janvier **BERNINGSEN** nommé général en chef des forces russes prend l'offensive, il s'avance jusqu'à Osterode et Lobau à la poursuite du maréchal **BERNADOTTE** qu'i a contraint à se retirer jusqu'à Hohrunghen (30 janvier), mais menacé à Eylau (8 février) où il livre un combat acharné à l'armée française, il nous laisse le champ de bataille mais son armée n'est pas internée.

COMBAT D'OSTROLENKA
16 février 1807

Le 16 février un corps russe attaque sans succès le 5e corps à Ostrolenka. Il laisse sur le champ de bataille 2 400 morts ou blessés, 7 bouches à feu, 2 drapeaux.
L'artillerie reçut les éloges les plus flatteurs du général **SAVARY** qui rendit compte à **l'EMPEREUR** de sa belle conduite.

Furent cités et proposés pour la décoration

RAINDRE	Capitaine	5e compagnie
FERRY	Sergent	5e compagnie
VANDELIN	Lieutenant	13e compagnie
MAHEE	Caporal	13e compagnie
MAURICE	Canonnier	13e compagnie

Dans tout le cours de cette campagne, l'artillerie rendit des services éclatants. « Dans toutes les affaires qui eurent bien depuis la reprise des hostilités à la bataille à Eylau, surtout l'artillerie à servi avec la plus grande distinction, ses pertes trop considérables attestent sa brillante valeur et son intrépidité. L'aspect des champs de bataille prouve combien son feu a été meurtrier et qu'il a été dirigé avec cette précision et ce sang-froid qui n'appartient qu'au courage et assure la victoire. »[1]

BERNINGSEN s'était retiré sur Koenigsberg. L'armée française est tellement affaiblie que l'empereur juge convenable de lui faire prendre de nouveaux cantonnements. Pendant la suspension des hostilités mes deux armées réparent leurs forces.
L'armée russe est portée à 140 000 hommes, **NOPOLEON** a 150 000 combattants.

Le 5 juin **BERNINGSEN** prend l'offensive et débouche du camp retranché à Weiteberg qui lui assure la possession des deux rive de l'Alle, mais repoussé il est attaqué lui-même. Les efforts de **MURAT** et de **SOULT** restant infructueux et les Russes se maintiennent dans leur camp retranché.
Cependant, la gauche de l'armée française formée de 2 corps, **SOULT** et **DAVOUST** avec la réserve de la cavalerie sous les ordres de **MURAT**, s'avancent sur la route de Koenigsberg. **BERNINGSEN** qui a reçu l'ordre de sauver la place à tout prix jette plusieurs ponts sur l'Alle et passe à Friedland sur la rive gauche du fleuve.

FRIEDLAND
14 juin 1807

L'Alle coule du sud au nord, elle forme sur la rive droite un coude très prononcé ; dans l'intérieur du rentrant est situé Friedland qui a un pont sur la rivière ; les Russes en avaient jeté trois autres, un au-dessus, deux au-dessous de la ville. Des batteries placées sur les hauteurs de la rive droite donnaient des faces concentriques sur la plaine.

[1] Rapport du général SONGIS du 2 mars.

Cette plaine qui n'offre que de légères ondulations, est partagée en deux parties par un ruisseau qui coule dans un ravin profond, formant en avant de Friedland un étang très allongé. Les ponts jetés sur cet étang et ce ruisseau permettaient aux Russes de communiquer facilement d'un bord à l'autre.

L'armée russe, après avoir traversé l'Alle, vint se ranger en bataille devant Friedland, sa ligne traversant le ruisseau formait un arc dont les deux extrémités s'appuyaient à l'Alle cherchant à porter la droite en avant sur la route de Koenigsberg.
Le maréchal **LANNES** arrivé le 17 au matin devant Friedland manœuvra si habilement que l'ennemi croyant avoir affaire à des troupes beaucoup plus nombreuses resta dans l'inaction et donna le temps à **NAPOLEON** de concentrer et déployer son armée.
Le 6e corps, **NEY** arriva vers 11 heures à Posthenen après 1 heure de repos ; il prit position vis-à-vis de Friedland appuyant sa droite au bois qui touche l'Alle et sa gauche au ravin faisant face à l'aile gauche russe. En arrivant sur le terrain, 7 pièces de la 1er division sous les ordres du chef de bataillon **MORIAL** furent mises en batterie à l'angle gauche du bois masquées par les arbres, elles couvrirent par leur canonnade le débouché du corps de **POSTHENEN** et sa formation dans la plaine.
L'ennemi répondit par un feu très vif de ses 60 pièces, qui ne fit d'autre mal que de faire sauter 2 caissons.
L'artillerie de la 2e division, sauf 4 pièces détachées sur la gauche et placées au milieu des tirailleurs vint se ranger à côté de cette batterie. Le corps resta dans cette position, l'artillerie en avant de l'infanterie continuant son feu jusqu'à 5 heures du soir.[1]
NAPOLEON avait achevé de prendre ses dispositions.
Pendant que la gauche devait simplement contenir les Russes, la droite (6e corps **NEY**), devait s'avancer, enlever Friedland à tout prix, s'emparer des ponts et fermer ainsi toute retraite à l'armée russe.
A un signal donné par une salve de 20 coups de canon (5 heures du soir) sur toute la ligne, l'artillerie française reprend le feu avec vivacité dirigeant son tir à droite afin d'appuyer l'attaque.
Le corps de **NEY** s'ébranle, les deux divisions s'avancent en colonnes flanquées à droite et à hauteur de l'infanterie par 10 pièces formées en deux batteries placées en échelon ; à gauche par la cavalerie des réserves et par 4 pièces.

Les tirailleurs et les avant-postes ennemis sont refoulés.
NEY touche au ravin mais ses troupes sont ébranlées par le feu de nombreuses batteries russes établies sur la rive droite.
L'artillerie du corps est trop faible pour les réduire au silence. La garde impériale russe cachée dans le ravin charge la division **MARCHAND** et le force de reculer en désordre ; la division **BESSON** est en partie culbutée par la cavalerie ennemie.
La division **DUPONT** est détachée au secours du 6e corps. La compagnie **RICCI** (6e cie 2 Rgt) se met rapidement en batterie et protège par ses décharges les entrées formées aux deux extrémités de la ligne du 6e corps. Il était temps que la batterie ait son feu car au moment où elle tirait les premiers coups quelques cavaliers russes pénétraient dans la batterie.
Le général **SENARMONT** s'était porté au milieu des pièces, « *O merveille dit-il en remarquant l'adresse et le calme intrépides des canonniers, c'est manœuvrer comme au polygone.* » Oui mon général répond le capitaine **RICCI**, « *mais voyez combien de pièces les Russes ont à droite et vis-à-vis de nous* » Tenez bon vous allez avoir du renfort et courant à son corps d'armée le général **SENARMONT** arrachant le consentement du général **VICTOR** réunit toute son artillerie composée de 36 bouches et débouche à toute vitesse laissant 6 bouches à feu en réserve, il forme avec le reste deux grandes batteries.
La 1ère compagnie de 14 pièces, sous les ordres du major *BAULAT*, la 2e de 16 pièces à droite servie par la 6e compagnie du 1er régiment (Capit. **RICCI, lt LEBOURIER et RAVENEL**) et 1

[1] Rapport du général SEROUX (13 juillet 1807)

compagnie ½ à cheval. Cette batterie était commandée en chef par le colonel **FORNO**, ensuite par le chef de bataillon **BERNARD** et après la mort du premier et la blessure du 2e, par le capitaine **RICCI**.
La batterie de gauche en avant de Posthenen à pour objet de flanquer la gauche du corps d'armée par des feux croisés sur le front avec la batterie de droite, de détruire les batteries de l'ennemi et surtout les masses sur ce point. La batterie de droite établie d'abord en avant du bois de Sortlack gagne pendant l'action l'extrême droite du 6e corps jusque vis-à-vis et à demi-portée de canon de Friedland.
L'artillerie se met en batterie à 250 toises de l'ennemi, après quelques salves, elle s'en approche audacieusement jusqu'à 150. Bientôt les batteries ennemies sont écrasées sous ce déluge de mitraille. Dirigeant alors son feu sur les troupes russes entassées vers le défilé en avant de Friedland, elle y exerce des rangées épouvantables.
NAPOLEON qui suivait les phases de ce furieux combat craignant que **SENARMONT** ne se compromit, envoie son aide de camp **MOUTON** savoir pourquoi il s'avance si loin. « Laissez-moi *faire avec mes canonniers, répondit le général SENARMONT, je réponds de tout.* » Quand **MOUTON** revint **NAPOLEON** qui avait déjà jugé de l'effet de la batterie dit en souriant : « *Ces artilleurs sont de mauvaises têtes, laissons les faire.* »

Le corps de **NEY** s'est rallié et refoule les Russes au-delà du ravin dans le coude de l'Alle.
Les deux batteries du 1er corps, réunies en une seule avec les pièces du 6e corps s'établissent au-delà du ravin et à 100 toises de l'ennemi sans s'occuper des batteries qui les prennent d'écharpe, tirent à mitraille sur les masses russes. La cavalerie russe s'ébranle pour les charger, **SENARMONT** fait faire un changement de front à ses pièces, la cavalerie balayée par deux charges à mitraille disparaît.
A l'extrême droite sur les bords de l'Alle, les obusiers du 6e corps tirent sur les fronts pour couper la retraite de l'ennemi.
Friedland est forcé par **NEY** et **DUPONT**, les débris de la gauche russe repassent les ponts qui sont aussitôt détruits par elle.
L'aile droite cernée de tous côtés cherche en vain à se faire jour. Le 8e corps (**MORTIER**) lui oppose une barrière de fer. Les Russes n'ont d'autre ressource que de se jeter dans l'Alle, les uns traversant à la nage, les autres passant aux gués, un grand nombre périt. La nuit vint mettre fin à cette sanglante bataille.
L'armée russe perdait 25 000 hommes tués ou blessés, 80 bouches à feu, un grand nombre de caissons et plusieurs drapeaux. La victoire nous coûtait 7 à 8 000 tués ou blessés.
La bataille de Friedland décida le succès de la campagne car bientôt nous nous emparions de Kaenigsberg et nous nous avancions jusqu'au Mer…. Les Russes demandèrent un armistice qui fut suivi de la paix de Tilsit.
Jamais l'artillerie ne joua un rôle plus décisif que dans la bataille de Friedland. Au moment où le corps de **NEY**, écrasé par le feu de l'ennemi, est obligé de reculer, elle se porte en avant, rétablit le combat, écrase l'ennemi de son feu à mitraille, le charge et l'accule dans Friedland. Aussi **l'EMPEREUR** lui prodigua les plus grands éloges : « *C'est **SENARMONT** qui a fait mon succès.* »

Prirent part à la bataille les compagnies suivantes du 1er régiment :

1er corps	**VICTOR**	6e compagnie
6e corps	**NEY**	9e, 10e, 12e compagnies
8e corps	**MORTIER**	1re compagnie

Pertes de l'artillerie :

		Officiers	Canonniers	Chevaux
1er corps	Tués	1	10	53
	Blessés	5	42	
6e corps	Tués	2	12	

A la suite de cette campagne le général en chef de l'artillerie adresse à l'EMPEREUR les propositions suivantes [1] :

Pour le 1er régiment d'artillerie.

Officier de la Légion d'honneur	**VILLENEUVE**	Chef de bataillon	
	MORIAL	Chef de bataillon	
Chevalier de la Légion d'honneur	**RICCI**	Capitaine	
	BLANDIN	Capitaine	
	DITCHE	Capitaine	
	CHARPENTIER	Lieutenant	
	LEBOURIER	Lieutenant	
	ETCHEGOYEN	Lieutenant	
	GOSSE	Lieutenant	
	PASTOUREAU	Lieutenant	
	ESTEVON	Lieutenant	
	GAILARD	Sergent-major	10e Cie
	KLEIN	Sergent	
	LAMBERT	Sergent	
	SCHMIDT	Sergent	9e Cie
	BRAULT	Sergent	12e Cie
	COTTIN	Fourrier	6e Cie
	ROSEMBLAT	Caporal	9e Cie
	VALTON	Caporal	10e Cie
	GONNET	Caporal	12e Cie
	RENARD	Artificier	9e Cie
	FOUCHET	Canonnier	12e Cie
Avancement	**COMMIN**	Lieutenant	

ARMEE D'ALLEMANGE 1809

L'Autriche venait de nouveau de nous déclarer la guerre.
NAPOLEON prit le commandement en chef de l'armée à laquelle le 1er régiment fournissait :

4e corps d'armée

Général en chef	**MASSENA**
Général commandant l'artillerie	Général **PERNETTY**

21e Compagnie

9e corps d'armée

[1] Rapport du général SONGIS, 1er juillet 1807

Ancestramil

Général en chef	**DAVOUS**
1re compagnie	Capitaine **GUIDONNET**
2e compagnie	Capitaine **ABOUDEBENT**

En outre faisaient partie du parc général les 8e, 15e, 16e et 19e compagnies.

L'archiduc CHARLES battu à Abensberg, Eckmuhl et Ratisbonne perdit en 5 jours 60 000 hommes et 100 canons et fut rejeté dans la Bohême.
Le 13 mai, l'armée française entrait dans Vienne. Les ponts de la Vienne étaient coupés. **NAPOLEON** résolut de percer de vive force le Danube en se servant de l'Ile Lobau. Le 21 mai, l'armée passe de la rive droite du Danube dans l'Ile Lobau et les corps de **MASSENA** et de **LANNES** sont jetés sur la rive gauche du fleuve, mais seul le pont établi de l'Ile sur la rive gauche se rompant sous les chocs répétés de troncs d'arbres lancés de l'amont, force à ces deux corps de repasser dans l'Ile après avoir glorieusement résisté à l'ennemi toute la journée du 22 (Combat d'Esling).

WAGRAN
5 et 6 juillet 1809

NAPOLEON avait tout préparé pour le passage du fleuve le 5 au matin ; en quelques heures 5 ponts relient l'Ile Lobau à la rive gauche et dans l'après-midi l'armée française se déployait sans opposition devant l'armée de **l'archiduc CHARLES.**
Le 4e corps s'empare des villages d'Esling et d'Aspern pendant que **DAVOUST** se rend maitre de Kutzendorf ; à 6 heures du soir, nous bordons dans toute son étendue la ligne des hauteurs de Wagram.
Le 6 au matin la bataille recommence. Notre extrême gauche recule sous les efforts de **l'archiduc CHARLES**, laissant aussi le flanc de l'armée à découvert, mais 60 bouches à feu de la garde amenées par **DROUOT** se déploient à côté de l'artillerie du 7e corps que le général **PERNETTY** a mise en batterie pour couvrir le mouvement en retraite de notre gauche. Ces 100 bouches à feu démontent bientôt sur un front de 2 kilomètres toutes les batteries ennemies, foudroient le centre de l'armée autrichienne repoussant toutes les attaques. Pendant ce temps **DAVOUST** s'empare, sous la protection de 64 bouches à feu, du village de Mernidel ?.
Ce succès est le signa de l'attaque générale. La grande batterie du général **PERNETTY** concentrait son feu sur les villages d'Attenklau et de Breitenlec permit au général **MACDONALD** de s'en emparer. Son centre coupé, l'archiduc se décida à la retraite. Sur tous les points au 9e comme au 4e corps, l'artillerie avait puissamment contribué à la victoire.
« Jamais on n'a vu une bataille aussi longue et où l'artillerie a joué un aussi beau rôle. C'est véritablement l'artillerie qui a décidé de la victoire ; aussi elle a fait des consommations et des pertes prodigieuses. » « On a tiré 71 000 coups de canon dans ces deux jours, c'est une canonnade comme jamais je n'en ai entendu et qui a duré 45 heures. »[1]
Après les combats d'Hollabrünn et de Zannin ?, l'Autriche demanda la paix, elle fut signée à Vienne, 14 octobre 1809.
Parmi les officiers blessés à la bataille de Wagram se trouvaient **GUIDONNET**, capitaine 1re compagnie 9e corps ; **CAUSSADE**, lieutenant, 21e compagnie, 4e corps.

[1] Lettre du général LARIBOISIERE au 1er inspecteur général SONGIS.

CAMPAGNE D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL
1809 – 1813

Durant ces campagnes les compagnies du régiment dispersées dans les divers corps d'armée prirent part à un grand nombre de combats et de sièges. Partout elles se distinguèrent par leur abnégation et leur courage, nous ne les suivrons pars dans tous les faits d'armes, nous rappellerons seulement :
Les 2 sièges de Saragosse (20e Cie, 5e Cie), le sergent-major **VANDACLE** du 1er régiment y fut décoré.
La bataille de Talavera (28 juillet 1809) où le sergent-major **FLORENTIN**, 6e Cie est cité pour sa belle conduite (6e, 7e, 11e Cie).
Le siège de Cadix. Après la prise du fort de Matagorda, le maréchal **VICTOR** écrivait au général **d'ABOVILLE**, commandant l'artillerie : « *Les canonniers que vous commandez ont bien servi dans toutes les circonstances de la guerre d'Espagne ; le zèle et la persévérance qu'ils ont montrés pour préparer les moyens d'attaquer le fort de Matagorda et la marine qui lui servait d'appui, le courage et l'habileté avec laquelle ils ont fait cette attaque leur font beaucoup d'honneur ; la réduction de ce fort et l'éloignement de la flotte ennemie qui en sont le résultat, donnent un nouvel éclat à la conduite de vous canonniers.* »
L'artillerie paya ce beau fait d'armes par des pertes sensibles, le capitaine **OZETTA** de la 11e compagnie se trouvait parmi les morts.
Le sergent-major **FLORENTIN** de la 6e Cie fut proposé pour sous-lieutenant. Les sièges de Cindad, Rodrigo et Tortose 20e Cie), de Badajoz (9e, 12e Cies). Le capitaine **l'ESPAGNOL** et le canonnier **LOUGET** 12e Cie sont cités pour leur belle conduite. Après la prise de la ville (11 mars 1811) le maréchal **SOULT** disait dans son rapport à **BERTHIER** (12 mars) :
« L'artillerie a servi avec sa distinction accoutumée et elle a eu le talent de faire beaucoup avec peu de moyens. ».

EXPEDITION DE RUSSIE

Le 1er régiment fournit aux divers corps d'armée les compagnies suivantes :

1er corps	Maréchal **DAVOUST**
3e compagnie	Capitaine **de MOUCHY**
17e compagnie	Capitaine **GAILLARD**
2e corps	Maréchal **OUDINOT**
1ère compagnie	Capitaine **BLONDEL de la BOISSIERE**
15e compagnie	Capitaine **VASUD** ?
3e corps	Maréchal **NEY**
16e compagnie	Capitaine **LOR…AT**
18e compagnie	Capitaine **GUERANT**
21e compagnie	Capitaine **DEGAIN**
11e corps	Maréchal **AUGEREAU**
5e compagnie	Capitaine **AUDRY**
6e compagnie	Capitaine **DISCH**
22e compagnie	Capitaine **PETIT**

Le parc général comprenait les 2e, 8e, 10e et 13e compagnies.
Outre que les récits de cette compagnie sont peu explicites sur le rôle de l'artillerie, il est certain qu'avec une aussi grande armée (450 000 hommes) que celle de **NAPOLEON**, le rôle d'une batterie s'efface, ce n'est pas une batterie qui agit c'est une masse d'artillerie ; aussi nous contenterons-nous de citer trois faits d'armes, où, sans savoir d'une façon précise le rôle que les batteries du 1er ont joué, nous pouvons être sur qu'elles ont été comme toujours à hauteur de leur vieille valeur.

SMOLENSK

Le 26 août, l'armée française après avoir franchi le Niémen et battu les Russes dans des combats partiels atteint l'armée ennemie à Smolensk.
L'artillerie russe placée sur la rive droite du Dniepr en arrière de la ville est réduite au silence par les 60 bouches à feu françaises établies sur un plateau dominant la ville.
Ecrasé par le feu de cette batterie, les défenseurs de Smolensk profitent de la nuit pour disparaître, laissant dans la ville en flammes 12 000 morts ou blessés.

LA MOSKOWA
7 septembre 1812

L'armée russe se retire faisant le vide derrière elle. Battue à Borodino près de la Moskowa, elle se retire sur cette rivière, gardant jusqu'à la fin du jour ses positions sous le feu épouvantable de 400 bouches à feu. Le lendemain, elle abandonna sur le champ de bataille 60 000 hommes hors de combat.
Les batteries françaises avaient tiré plus de 60 000 coups de canon.
Quelques jours après nous entrions dans Moscou (14 septembre). Après un séjour de un mois à Moscou **NAPOLEON** se vit contraint de battre en retraite ; les débris de son armée poursuivis par les Russes acculés à la Bérizina ne durent leur salut qu'au dévouement du général **EBLE** et de ses pontonniers.
La retraite ne se termina que sur les bords de l'Elbe (mars 1813).

Grâce à l'activité de **NAPOLEON**, l'armée se réorganisa rapidement et bientôt, fin de mars, **l'EMPEREUR** put opposer 200 000 hommes aux forces de la nouvelle coalition.

CAMPAGNE DE 1813

La composition des compagnies du 1er régiment à l'armée est la suivante :

3e corps	21e et 18e Cies[1]
5e corps	13e, 10e, 15e Cies
6e corps	1re Cie
7e corps	22e Cie
11e corps	5e et 6e Cies
14e corps	4e Cie

Pour les mêmes raisons que précédemment nous ne pouvons entrer dans le détail des opérations mais nous ne saurions pas passer sous silence quelques faits à l'honneur de l'artillerie et auxquels prient part les compagnies du 1er régiment.

LUTZEN
2 mai 1813

A Lutzen, **DROUOT** réunissant l'artillerie du 3e corps à celle de la garde, forme une batterie de 80 pièces. Sous le feu violent de cette batterie, le centre de l'armée ennemie cède et entraîne la retraite de toute l'armée.

[1] Situations officielles d'après le colonel BRABANT.

Ancestramil

LEIPSICK
16, 17 et 28 octobre 1813

L'Autriche et la Russie entre dans la nouvelle coalition. Malgré la victoire de Dresde (27 avril 1812) **NAPOLEON** se voit forcer de battre en retraite. Acculée à Leipsick, l'armée française s'y pat pendant trois jours. Le 16, **DROUOT** écrase le centre des coalisés avec son artillerie, mais leurs réserves accourent à son secours et rétablissent le combat. Le 17, se passe sans engagement. Le 18, les coalisés prennent l'offensive et après une bataille acharnée qui se termine par une canonnade épouvantable, **l'EMPEREUR** se décide à abandonner l'Allemagne.

****

Ancestramil